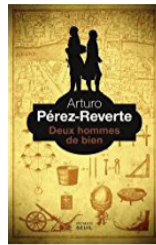


Arturo Pérez-Reverte au siècle des Lumières



roman
Deux hommes de bien ***
ARTURO PÉREZ-REVERTE
Tr. de l'espagnol par Gabriel Jaculli
Seuil
501 p., 22,50 €, ebook 15,99 €

Arturo Pérez-Reverte est doué pour lier l'aventure avec le débat intellectuel, c'est d'ailleurs ce qu'il réussit le mieux dans une œuvre à la fois solide et distrayante par laquelle on aborde, sans s'en apercevoir, quelques grandes questions artistiques ou philosophiques. Depuis *Le tableau du maître flamand*, qui avait inauguré les traductions françaises en 1993, son œuvre se déploie avec un talent toujours mieux affirmé. La preuve par *Deux hommes de bien*, où l'écrivain espagnol se met lui-même en scène pour mieux plonger vers la fin du XVIII^e siècle, car la visite dans le temps a besoin d'un guide éclairé par les Lumières.

Des Lumières, il en est abondamment question : les idées du temps sont au cœur du roman, à travers un projet simultanément simple et complexe. L'Académie royale espagnole, à laquelle appartient Arturo Pérez-Reverte, a voulu acquérir pour sa bibliothèque l'édition originale de *L'Encyclopédie* publiée en France de 1751 à 1772. Vingt-huit volumes, sous la direction de Diderot, d'Alembert et Le Breton, d'une œuvre qui, selon le bibliothécaire de l'Académie convaincu de la nécessité de cet achat, « s'impose malgré ses imperfections comme la plus brillante réalisation moderne de l'intelligence humaine, la somme monumentale des connaissances les plus avancées en matière de philosophie, de science, d'art et de toutes les autres disciplines connues et à connaître ».

Partisans de la foi plutôt que de la raison

Cela paraît évident. Mais, d'une part, l'édition originale est devenue très recherchée, donc chère. Et surtout, d'autre part, les idées de *L'Encyclopédie* ne sont pas de celles qu'approuvent les autorités religieuses catholiques espagnoles, malgré la dispense officiellement accordée à l'Académie où ne siègent que des esprits assez solides pour échapper à la contamination d'une propagande impie. Les plus radicaux des opposants aux idées nouvelles, partisans de la foi plutôt que de la raison, faute de faire renoncer l'Académie au projet d'achat, décident de se mettre en travers du chemin pris par les émissaires envoyés en France. Ils sont les deux hommes de bien du titre, le bibliothécaire don Hermógenes Molina et le brigadier des armées navales à la retraite don Pedro Zárate, qu'on appelle familièrement l'Amiral.

La route est longue jusqu'à Paris, peu commode, et piégée par les ennemis de *L'Encyclopédie*. La quête du romancier pour reconstituer le voyage et le farcir de discussions philosophiques, ainsi que de propos moins graves, est longue aussi. Il s'agit de construire des décors vraisemblables, de fouiller des documents anciens, et de ne rien cacher des hésitations ni des choix devant lesquels s'est trouvé l'écrivain. Puisqu'on s'y trouve avec lui, on se passionne en sa compagnie pour une aventure virevoltante.

PIERRE MAURY

« J'ai construit ma vie autour du surf »

Pulitzer 2016, « Jours barbares » raconte 50 ans de surf du journaliste William Finnegan



autobiographie

Jours barbares
WILLIAM FINNEGAN
Tr. de l'américain par Frank Reichert
Editions du Sous-Sol
528 p., 23,5 €, ebook 16,99 €

ENTRETIEN

Quelques jours avant notre rendez-vous parisien, William Finnegan surfait encore à Biarritz. Au printemps dernier, ce journaliste au magazine américain *The New Yorker* était parti quelques semaines au Venezuela tenter de mesurer et comprendre le désastre que vit cette république d'Amérique du Sud. Mais depuis plus de 50 ans, William Finnegan est complètement accro au surf. Ce sont ses décennies de passion qu'il raconte dans *Jours barbares*, autant véritable hymne à la liberté que chronique sociale d'une certaine Amérique. Ce livre dense et exigeant qui fait voyager le lecteur aux quatre coins du globe à travers une écriture précise et rigoureuse véhicule aussi beaucoup d'émotion.

Pourquoi un livre sur votre passion pour le surf et pas un récit de vos reportages dans la grande tradition des Norman Mailer ou Ernest Hemingway ?
Je les adore mais ce ne sont pas



William Finnegan écrit pour « The New Yorker » depuis 1984. Il surfe encore aujourd'hui.

© COURTESY OF THE NEW YORKER.

des journalistes. À l'inverse de George Orwell, même s'il est plus connu pour ses romans comme *1984* ou *La ferme des animaux*. C'était aussi un journaliste fantastique. Il écrivait sur le communisme, la pauvreté ou la guerre civile en Espagne. J'ai toujours admiré la pertinence de ses analyses. J'ai des carnets qui pourraient servir de base à ce genre de livre mais ça me semblait moins intéressant que de partager ma vie privée. J'ai une vie bipolaire en quelque sorte. D'un côté, le journaliste productif et de

l'autre, une vie parallèle, secrète, totalement improductive parce que rien ne justifie de passer autant de temps sur une planche.

Le monde du surf a toujours véhiculé beaucoup de clichés et de fantasmes. C'est toujours le cas aujourd'hui ?

Au début des années 80 est sortie une comédie pour ados intitulée *Fast time at Ridgemoor High*, avec Sean Penn, qui incarne un surfeur, fumeur d'herbe, branché heavy metal. Une des raisons pour laquelle

ce film est devenu culte, c'est parce que beaucoup de surfeurs se sont reconnus dans le personnage de Jeff Spicoli. Une grande partie des clichés auxquels vous faites allusion vient de ce film.

Comment avez-vous construit la structure du livre ?

J'avais une énorme boîte qui contenait toute ma correspondance avec mon meilleur ami. J'ai commencé à lui écrire vers 13 ou 14 ans lorsque mon père a quitté la Californie pour Hawaï où toute notre famille s'est

installée. Je le raconte dans le livre, j'ai surfé comme un fou, on sortait avec des filles, on fréquentait des gangs mais mon écriture était horrible. Chaque vague était une pute. Chaque fille une traînée... Vous voyez le niveau. Par contre, j'étais sidéré par la richesse des détails. La force du vent, les pré-noms de mes potes, leurs familles, la façon dont on abordait les vagues, etc. Tout est parti de ces lettres finalement. Ensuite, tout s'est articulé naturellement.

Quel est l'impact du surf sur votre vie d'homme ?

Je n'essaie pas d'intellectualiser son impact mais force est de constater que j'ai construit ma vie autour du surf. Ceci dit, le tout gros impact, c'est un documentaire intitulé *Endless Summer* de Bruce Brown qui suit deux des plus grands surfeurs de l'époque sillonnant le globe à la recherche des meilleurs spots et de la vague parfaite. Le film est sorti en 1966 et on s'est dit qu'un jour, on ferait la même chose. C'est ce que j'ai fait une fois terminé mes études. J'ai passé quatre ans à parcourir le monde en faisant tous les boulots possibles et inimaginables pour continuer mon voyage. Je suis allé en Afrique du Sud, en Asie, en Australie... Je n'aurais pas voyagé sans avoir fait du surf, c'est clair. Imaginez que dans les années septante, le téléphone portable et Internet n'existaient pas. J'ai appris le décès de ma grand-mère un mois après sa mort par un courrier reçu à la poste restante de Singapour. Avec mes parents, on se parlait peut-être une fois par an au téléphone même si je leur écrivais régulièrement. Quand je regarde en arrière, j'ai compris que je cherchais quelque chose d'autre. Une meilleure compréhension du monde, ce que je ne pouvais pas trouver en restant en Californie.

Propos recueillis par PHILIPPE MANCHE, À PARIS

A SAVOURER EN VACANCES (OU TOUT LE TEMPS)



roman
Le Christ crucifié ***
NIKOS KAZANTZAKI
Tr. du grec par René Bouchet
Cambourakis
560 p., 25 €

Un Kazantzaki très actuel

Ce qui frappe dans ce grand livre épique où l'auteur a entremêlé les allusions à l'histoire plus ou moins récente (les années précédant la catastrophe d'Asie mineure de 1922, mais aussi la guerre civile qui ensanglantait la Grèce en 1948), c'est l'actualité du propos : l'arrivée de réfugiés dans un village clos sur lui-même et les vives tensions qui en résultent. Mimant la Passion du Christ, les villageois se prennent au jeu et se laissent dépasser par les figures qu'ils incarnent. L'un d'entre eux fait entendre le cri de la rébellion et paye de sa vie la transgression d'un ordre égoïste. La nouvelle traduction cerne mieux le texte original.

M.G.

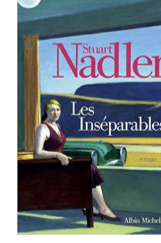


roman
Tea Time à New Delhi ***
JEAN-POL HEQ
Luce Wilquin
240 p., 20 €

Che Guevara et Indira Gandhi

En 1959, une délégation cubaine entreprend un voyage au cours duquel cherchent à se nouer des alliances politiques et économiques. Une personnalité domine le groupe qui débarque en Inde : Che Guevara, qui s'intéresse autant à la littérature qu'à l'idéologie. Entre le représentant de Fidel Castro et Indira Gandhi passe un étrange courant sur lequel les dangers physiques courus par le Cubain n'ont aucune influence. L'avenir du monde se teinte, pour un instant, de romantisme. Ce que Britanniques et Américains ne peuvent pas comprendre. Au contraire du lecteur, entraîné par un roman intelligent et très documenté.

P.MY



roman
Les inséparables ***
STUART NADLER
Traduit de l'anglais (E-U) par Héléna Fournier
Albin Michel
416 p., 22,50 €, ebook 15,99 €

De la gêne dans les gènes

Au petit jeu de « qui sera la plus tordue ? », faites votre choix entre la grand-mère, la fille et la petite-fille d'une même famille qui se démènent chacune et tour à tour avec les vicissitudes de leur génération. Aux prises avec son temps, Lydia, 15 ans, bataille avec des photos d'elle dénudée en circulation sur le web, par les œuvres d'un flirt adolescent indélicat. Aux antipodes, c'est Henriette, sa grand-mère, rendue célèbre pour un best-seller érotique, qui cherche en vain une girouette de valeur égarée dieu sait comment. Stuart Nadler (*Un été à Bluepoint*) emballe là un roman truffé de situations absurdes que ne renierait pas Woody Allen.

C.PT